

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Vaudois inconnus

Un ami met à votre disposition une petite maison isolée dans une campagne montueuse surplombant le Léman. Vous y arrivez en fin d'après-midi par un chemin de forêt. Dos à la porte qu'on a laissée ouverte, vous prenez quelques instants pour vous accorder avec votre nouveau cadre. A vos pieds, un talus d'herbes agitées par un petit vent et mouchetées d'un reste de jaune printanier; au-dessous, une grande prairie non encore fauchée, bordée d'une haie de grands arbres dont les feuilles laissent encore passer les couleurs du ciel, des montagnes et de l'eau. Tout en bas, légèrement bombé, le Lac. A gauche, Chardonne et Vevey, plus loin Villeneuve et le Bouveret, tout en haut, les Dents du Midi, plus près, le Grammont, la Dent d'Oche, les Mémises. La neige est encore basse. A droite au premier plan, un immense tilleul vous dissimule Genève. Au-dessus de vous, un ciel où se déplace imperceptiblement une composition variée de nuages d'ornement. Tout est à sa place, frais, calme, large et lumineux.

Deux corneilles protègent leur nid en harcelant de tous côtés un milan deux fois gros comme elles. Leurs cris mettent le silence en relief. Le rapace bascule sur une aile et s'éloigne sans se presser.

Vous passez la porte basse, lancez sans attendre une flambée dans le fourneau de catelles blanches pour casser l'humidité, et pour créer l'ambiance. Vos documents, papiers et plumes sont répartis sur la table, vous êtes prêt.

Presque prêt, car la thébaïde est mitoyenne. Vous ne serez installé qu'après vous être présenté à vos voisins et à leur chien. Le couple, qui entamait une bouteille de merlot, vous invite à la partager. Ce n'est pas au programme, mais, bien sûr, vous acceptez. Commence alors la lente approche.

Premier pas sur le thème obligé du temps qu'il fait, ce soir, plus beau qu'annoncé, quoique frisquet, mais certainement assez pluvieux demain, encore qu'on ne sait jamais... On commente le merlot, heureuse retombée collatérale du réchauffement climatique. Puis vous évoquez celui qui vous a fourni le gîte, et son père, et toutes leurs qualités. On attire ensuite votre attention sur le caractère giboyeux de l'endroit. De fait, le lendemain, vous verrez deux biches traverser le paysage, avant de disparaître, en quelques sauts, sans effort et sans bruit. Le pont recommandé par le pape François se construit peu à peu. Le temps s'écoule sans se faire remarquer, ponctué de considérations paysagères et panoramiques.

Alors que le niveau du merlot connaît une baisse alarmante, un quatrième larion s'annonce, muni d'un flacon de se-

cours: un paysan vigneron au sourire madré qui s'assied en tournant le dos au paysage. Vous avez reconnu de loin la jolie étiquette de Dizerens, avec sa feuille de vigne d'or qui sort du format. Cela vous inspire, car vous avez l'esprit d'escalier, de virulentes pensées à l'égard de la «modernisation» de l'étiquette du *Caviste* d'Ollon, dessinée par Frédéric Rouge.

Vous refermez la parenthèse et revenez à la réalité par le biais des lieux d'origine. Vu son nom, le dernier arrivé est évidemment originaire de Chardonne. Vos hôtes sont d'Ollon, la dame était de Rossinière. De fil en aiguille, il appert qu'elle est lointainement cousine du parrain d'un de vos enfants. L'étau se resserre.

Vous évitez d'un commun et tacite accord d'exclure la partie féminine de la tablée avec des souvenirs militaires. Mais nul doute que ceux-ci eussent révélé quelques précieux liens supplémentaires. Partie remise. Vous fournissez la troisième bouteille, qui durera jusqu'à minuit et sera épuisée en même temps que la conversation s'éteindra. A minuit, vous vous rentrez, gardant par devers vous cette information capitale que Pittet, Jules, fourrier au militaire, déménage à Territet.

Vous n'avez pas parlé de MM. Trump, Kim Jong-un et Macron, ni de Mmes Merkel et May, ni de la drogue, ni de l'insécurité, ni de l'islam. Vous n'avez pas parlé de politique (à peine l'allusion de rigueur aux abus du fisc) ni refait le monde. Vous n'avez pas disputé sur vos «valeurs» respectives. Vous et vos éphémères mitoyens avez juste pris le temps de valider une commune appartenance, et de vous en trouver bien, et même mieux.

Trois connaissances de plus, ce n'est pas à négliger, car, sur vos cinq ou six cent mille compatriotes, de souche ou assimilés, vivant en terre vaudoise ou en exil, combien en connaissez-vous? Mille (*e tre*, depuis cette soirée)? Mille cinq cents? Il en reste des centaines de milliers que vous ne connaissez pas. D'ailleurs, au culte de l'Ascension, le lendemain, vous ne connaîtrez ou reconnaîtrez personne dans l'église. Tant d'excellentes personnes dont vous ignorez tout, quelques fameux gredins aussi, peut-être même deux ou trois nuls!

Connaître moins de 1% des Vaudois, n'est-ce pas un peu léger pour prétendre parler savamment d'une communauté réunissant plus d'un demi-million de personnes? D'ailleurs, cette communauté, existe-t-elle seulement?

La rencontre de ce soir est plus qu'un indice de cette existence. Elle vous autorise à envisager qu'avec une bonne par-

tie de ces Vaudois inconnus, vous vous trouveriez des cousinages lointains, des amitiés ou des fréquentations partagées, des souvenirs communs; avec d'autres, ce serait l'évocation de quelque randonnée non touristique, d'un monument marquant, d'un fait historique décisif, de quelque préfet vaudois, de la Fête des Vignerons, voire du Général; ou alors, plus élémentairement, vous communiqueriez sur la base du même accent, de la même ironie, de la même manière prudente et circonstanciée d'aborder des inconnus, par exemple en leur proposant de partager un verre.

Certes, vous ne les connaissez pas, mais cela ne vous empêche pas de les sentir exister, tout proches, portés par la même réalité collective. C'est ce qui justifie votre engagement pour préserver

l'autonomie législative du Canton, promouvoir la connaissance de son histoire, de sa littérature et de sa musique, tenir vivants ses usages et ses institutions.

Mais il est vrai aussi que si cette communauté ne se manifestait pas concrètement de temps à autre, votre discours tournerait vite au ressassement et vos idées à la monomanie idéologique. L'appartenance s'entretient, se vivifie d'être reconnue, partagée et fêtée.

Avant de repartir dans le monde, vous promettez de leur envoyer le prochain numéro de *La Nation*, sans leur dire – vous ne le savez pas encore – que l'éditorial sera tout nourri de cette plaisante rencontre.

Olivier Delacrétaz

La loi fédérale sur les jeux d'argent

La nouvelle loi fédérale sur les jeux d'argent, votée par le Parlement en septembre 2017 et attaquée par voie de référendum, est soumise au vote populaire le 10 juin prochain.

Cette loi innove en autorisant les jeux en ligne sur internet (organisés par des casinos établis en Suisse), ainsi que les petits tournois de poker et les paris sportifs. Parallèlement, elle oblige les exploitants de jeux d'argent à prendre des mesures de protection adaptées. Les gains réalisés par les joueurs sont exonérés d'impôt jusqu'à concurrence d'un million de francs. Enfin, le texte prévoit le blocage sur internet des jeux d'argent étrangers. Ce dernier point est le seul qui soit véritablement contesté par les opposants, qui jugent intolérable qu'un Etat puisse décider de bloquer l'accès à certains sites internet. Un tel blocage, affirment-ils, préfigure une censure généralisée d'internet – même s'il pourra être contourné par les personnes utilisant des dispositifs techniques de type VPN...

Le bien commun exige parfois de poser certaines limites à la liberté individuelle, même si ces limites ne sont pas toujours aisées à établir. En ce qui concerne les jeux d'argent, la Suisse admet depuis assez longtemps qu'il ne s'agit pas d'un marché libre: les jeux doivent être limités et contrôlés par les pouvoirs publics, et l'argent qui en est retiré – entendez celui qui n'a pas été distribué – doit servir à la communauté. Ce principe a été confirmé en votation populaire, à une large majorité, il y a six ans. Aux termes de l'article 106 de la Constitution fédérale, les casinos doivent obtenir une concession de la Confédération et payer un impôt destiné à l'AVS; quant aux autres jeux d'argent, ils sont soumis à une autorisation et à

une surveillance des cantons, les bénéfices devant être intégralement affectés à des buts d'utilité publique.

Dès lors qu'on accepte ces principes, il est légitime qu'on les applique aussi sur internet. A défaut, une partie potentiellement importante de l'argent dépensé par les joueurs partirait «légalement» à l'étranger, dans des casinos sur lesquels la Suisse n'a aucun contrôle. Les partisans de la nouvelle loi soupçonnent d'ailleurs les casinos étrangers de prendre une part active dans le référendum; les opposants, quant à eux, accusent les casinos suisses de soutenir la loi pour défendre leur monopole.

Peut-être l'enjeu se résume-t-il à cela: casinos suisses contre casinos étrangers. S'il faut choisir, alors nous choisirons les casinos suisses et accepterons le texte qui nous est soumis.

P.-G. B.

Champions suisses

Les joueurs de volleyball du LUC (Lausanne Université Club) sont devenus champions suisses pour la huitième fois de leur histoire. Après avoir éliminé les Schwytzois d'Einsiedeln en quart de finale, puis les Genevois de Chênois en demi-finale, les Vaudois du LUC ont battu en finale les Glaronnais de Näfels, trois victoires à zéro. Déjà en tête du championnat après le tour préliminaire, les volleyeurs universitaires ont donc conclu leur saison en beauté. Bravo à eux!

AR

A la vitesse de l'escargot

Une fois de plus, pour aller trouver les miens en Suisse allemande, il m'a fallu avancer à la vitesse de l'escargot, depuis Berne vers le nord, sur l'autoroute numéro 1. La première, l'axe principal, l'artère vitale: toujours encombrée. Je demande aux usagers coutumiers de ce tronçon quelle est la meilleure heure pour y progresser. La réponse est claire: il n'y en a pas. Il n'y a que des heures pires encore que d'autres. Il faut choisir entre le purgatoire et l'enfer.

Il est très surprenant que notre pays, un des plus riches du monde, ne sache pas investir pour que les gens puissent circuler normalement. Il veut séduire les touristes: il leur offre des embouteillages. Il veut attirer des entreprises de pointe: il leur propose la paralysie. On concèdera que notre pays est doté d'un relief parfois difficile. Mais pas vraiment sur le Plateau, entre Berne et Zurich!

Pour expliquer ce paradoxe, on peut avancer deux raisons complémentaires: l'incapacité des responsables et la volonté d'ennuyer l'automobiliste.

A la tête du Département fédéral des transports, pendant trop longtemps, l'élégant, le spirituel et le paresseux Moritz Leuenberger n'a rien fait pour développer les infrastructures; dire que ce département est aussi celui de l'éner-

gie... On se contentait de terminer à petite allure le réseau conçu dans les années soixante du siècle passé, avec une adjonction ici et là (de préférence en région zuricoise, un conseiller fédéral ne doit pas oublier les siens). Par la suite, Doris Leuthard, au sourire éclatant et à la politique désastreuse presque en tous points, n'a pas fait beaucoup mieux pour les autoroutes.

Les services de ces magistrats – Offices fédéraux des transports et des routes – bruissants d'essaims d'ingénieurs, de gestionnaires, de planificateurs, n'ont pas eu la force d'imposer une autre politique. Ou pas l'aptitude: car voyez du côté des chemins de fer, pourtant si peu polluants et si correctement collectifs; personne pourtant n'a prévu l'engorgement de la ligne Lausanne-Genève, qu'on adapte maintenant en hâte avec quinze ans de retard.

Et les cantons, qui ne possèdent certes pas le pouvoir de décision finale, mais qui peuvent avoir leur mot à dire, ne sont pas forcément meilleurs. Chez nous en tout cas, les Verts Biéler et Marthaler n'ont pas été des moteurs de l'équipement routier, c'est le moins qu'on puisse dire. Il nous souvient d'une ancienne mouture du Plan directeur cantonal où l'autoroute de Genève, déjà saturée, ne faisait l'objet d'aucun projet d'amélioration!

Et l'idéologie n'arrange rien. C'est peut-être même elle qui est à la base de l'inertie des responsables. L'automobiliste est l'Ennemi public numéro un: il pollue, il vrombit, il ensanglante, il pousse au bétonnage. La priorité politique est donc de lui mener la vie dure, de renchérir son carburant, de le pénaliser par le droit barbare de *Via sicura*, et surtout bien sûr de l'empêcher de rouler en multipliant les embouteillages. Quand l'énerverment est à son comble, on lui concède de mordre sur la piste d'arrêt, on finit par creuser un bout de tunnel supplémentaire; il a fallu toute l'ingéniosité et la ténacité d'un grand commis vaudois, homme d'exception, pour que le contournement de Lausanne soit habilement élargi à six voies. Mais l'axe Berne-Zurich, lui, reste à quatre voies jusque vers la vallée de la Limmat.

Les censeurs de l'automobile ont quelques belles formules à la bouche, comme le développement du transfert modal. Comprenez par là que nous devons prendre le train plutôt que le volant. C'est l'oeuf de Colomb, à cela près que l'oeuf ne tient pas debout. Car le trafic routier, en personnes/kilomètre, est un grand multiple du trafic ferroviaire. Faites-en passer ne serait-ce que 10% sur le rail, qui n'a pas la capacité de l'absorber sur les grandes lignes, et c'est le collapsus garanti du côté des CFF.

Une autre forme de déni est celle que cultivent les visionnaires: la voiture de demain, en pilotage automatique, prendra beaucoup moins de place sur le réseau; le flux régulier de la circulation, l'infaillibilité des caméras et des freins électroniques, le développement d'un système d'information et de guidage satellitaire permettront une régulation idéale de transport individuel et le rapprochement des véhicules; deux pistes entre le Grauholz et Härkingen suffiront très largement. Ne croyez pas un instant ces faux prophètes du paradis technologique: les jonctions, les surcharges, les travaux continueront à générer d'interminables attentes.

Face à cette attitude de blocage, il ne faut pas s'étonner que les grands distributeurs envisagent de relier par un très long tunnel la zone des entrepôts centraux de la vallée de l'Aar soleuroise à la métropole zuricoise. Les conteneurs de marchandises, sur une sorte de tapis roulant, progresseraient dans ce souterrain à vitesse modérée mais constante, bien plus rapidement que les camions de livraison pris dans les encombrements routiers actuels et, pire encore, futurs. On croit comprendre que les promoteurs de cette réalisation veulent la financer eux-mêmes, sans argent public. Ils ont bien raison. Placer ce projet sous direction fédérale, ce serait le condamner à avancer à la vitesse de l'escargot.

Jean-François Cavin

Aurélia

On entend souvent les gens se plaindre que les livres coûtent trop chers. Ils n'ont pas tort. Pourtant il arrive aussi qu'ils soient très bon marché. C'est le cas d'*Aurélia* de Gérard de Nerval. Disponible en *Livre de Poche*, il coûte la bagatelle de fr. 2.50. C'est un petit investissement à très grand profit même si les pages partent assez vite.

D'une histoire d'amour malheureux, le narrateur ne nous relate que des fragments. «Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia, était perdue pour moi.» On n'en saura pas beaucoup plus. Le lecteur se rend rapidement compte de ce que le véritable sujet de ce bref texte se situe ailleurs. Suite à cet amour malheureux, le narrateur se retrouve plongé dans le désespoir. «Condamné par celle qu'il aimait», il continue d'aimer même si elle ne l'aime plus. Sa douleur et sa déception sont si incommensurables qu'il est mis face à son destin, celui de «se résoudre à mourir ou à vivre». Nerval place d'emblée son récit sous le signe de l'amour tragique, absolu et douloureux.

Aurélia donne lieu à des pages de désespoir qui figurent certainement parmi les plus belles que l'on n'ait jamais écrites dans le genre. C'est que le suicide en est le sujet profond et souterrain. On sent que Nerval tourne sans cesse autour de cette question. Largement inspiré par sa vie personnelle et par un amour malheureux qu'il vivait véritablement – il subissait des crises nerveuses et fut souvent interné –, le poète n'a pourtant pas écrit un texte autobiographique. La littérature et la peinture y sont une autre source d'inspiration tout aussi puissante.

En partie écrit dans les maisons de santé, *Aurélia* a paru en 1855. Il est composé de deux parties dont la deuxième

est posthume et inachevée. Nerval a été retrouvé pendu le 26 janvier 1855, chez lui à Paris. A première vue, il peut étonner que cette fin tragique n'est pas celle du narrateur dans *Aurélia* qui choisit de vivre. Mais si on y regarde de plus près, on constate qu'il n'y a pas que le désespoir. Certes le récit est dans une large partie le fruit de cet amour déçu qu'il a vécu et du regret des fautes de sa vie passée, mais Nerval transforme en littérature tout cela et aussi les rêves et les visions qu'il a eues. L'intérêt de ce récit quasiment sans intrigue réside dans sa structure très relâchée entre rêves, réalités, songes, visions et cauchemars.

Mais au-delà de sa structure, c'est un grand livre sur l'amour et la mort que l'auteur des *Filles du feu* nourrit de sa vie et de la littérature dont il est naturellement féru. Fils d'un médecin militaire, il s'intéresse très tôt aux écrivains allemands et traduit *Faust* à l'âge de vingt et un ans. A l'âge de deux ans, il perd sa mère qui sera enterrée en Silésie, ce qui explique peut-être son intérêt particulier pour l'Allemagne.

On dit de Nerval qu'il fut le précurseur de Freud et des surréalistes. En vérité, il est plus proche des mystiques et des visionnaires. Il ne fait aucun doute que, grâce à ses délires, son personnage sort de la réalité ici-bas et fait des rencontres avec la mort et le ciel. Sa conscience atteint aux phénomènes de l'autre monde. En voici un extrait qui souligne cet aspect. C'est en même temps un passage central, le moment où l'espoir rentre dans l'âme du personnage. Il est en visite chez un ami. Mouillé après un orage, et fatigué, il change de vêtements et se couche sur le lit de son ami. «Pendant mon sommeil, j'eus une vision merveilleuse. Il me semblait que la déesse [Isis] m'apparaissait, me disant: "Je suis la

même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis." Un verger délicieux sortait des nuages derrière elle, une lumière douce et pénétrante éclairait ce paradis, et cependant je n'entendais que sa voix, mais je me sentais plongé dans une ivresse charmante.»

Cet extrait montre que l'on est très loin des rêves tels que le définit Freud et de sa théorie de refoulement. Au lieu de cela, le phénomène dont il faut le rapprocher, c'est l'expérience aux frontières de la mort, pour employer un terme moderne, à savoir des personnes qui, tenues pour mortes, reviennent à la vie. Certaines parmi elles racontent avoir traversé une lumière douce, et entendu une voix agréable et claire, celle de leur ange gardien.

Le livre de Nerval nous procure cette sensation unique de l'hallucination hypnagogique que l'on vit lorsque le sommeil s'empare de nous mais que le réel n'a pas encore complètement cessé d'agir sur nous. Nous sommes entre le rêve et la réalité sans que l'on sache trop si la vie réelle s'épanche dans les songes,

ou bien si c'est le contraire. Quoi qu'il en soit, nous sommes aux antipodes du rationalisme psychiatrique des indéterminables théories freudiennes. Freud nous explique tout et on ne comprend rien tandis que Nerval n'explique rien et on comprend tout. Dans son récit, il met en scène des oiseaux qui parlent, et son personnage se voit transporté d'un siècle à l'autre. Qu'est-ce que cela signifie? Le personnage voit réellement des choses, dans la réalité comme «un être de grandeur démesurée qui [...] voltigeait péniblement au-dessus de l'espace et semblait se débattre parmi les nuages épais».

Vers la fin, les événements, les songes et les visions parlent d'une réalité sacrée, poétique, ancrée dans le territoire de la vie, et le narrateur, qui disait lutter contre Dieu lui-même «avec les armes de la tradition et de la science», finit par reconnaître sa folie. Ce retour vers Dieu, même si on ne sait pas s'il est définitif, semble le délivrer de son désespoir.

A travers ce livre, même sous une forme inachevée, s'exprime toute seule la puissance d'une âme jusqu'à son point de chute.

Lars Klawonn

Programme des Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h dans nos locaux de la place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

Prochains rendez-vous

- 30 mai 2018** Le fédéralisme contre les manipulations politiques, avec Alain Mermoud et Kilian Cuche
- 6 juin 2018** Pas d'entretien (séance interne)
- 13 juin 2018** Apéritif de fin de saison (à 19h)

www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Des éoliennes au Chasseron? Enterrons-les!

L'action se passe sous l'Occupation. Un général allemand organise un dîner de gala qui doit réunir autour de Göring quelques caciques du régime nazi. Des résistants ont l'idée de convaincre Duprat, le cuisinier du Clos Joli, patron d'une des meilleures tables de France, de mettre du poison dans les plats. Duprat refuse tout net, pour l'impérieuse raison que *ce ne serait pas bon*: réjouissante victoire de la civilisation sur la politique¹. Le même argument vaut contre l'implantation d'éoliennes au Chasseron – et *a fortiori* sur toute la crête du Jura: *ce ne serait pas beau*. Il n'est pas besoin de développer d'autres raisons, celle-ci est suffisante.

En soi, une éolienne n'est pas moche, pas plus qu'une ligne à haute tension. Elle a la beauté des objets dont l'esthétique est dictée par leur fonction: la carène d'un bateau, sculptée par le flux de l'eau, un pont autoroutier qui enjambe avec grâce un vallon, une tour de refroidissement nucléaire, si élégamment cintrée... L'éolienne dégage une certaine séduction par la simplicité de ses éléments: un mât, une hélice. Le nombre peut ajouter à la poésie: il me souvient d'avoir admiré en avion, à 8000 mètres au-dessus de la Castille, un bouquet de dizaines de moulins modernes que n'attaquait plus aucun don Quichotte. Le rythme lent et désordonné

de ces pétales brillants, au milieu d'un plateau désertique et brûlé, semblait vouloir dissiper la pesanteur du soleil et la solitude des rocs. *Molinos y piedras*.

Tout cela est bien beau, mais de loin. Les grandes réalisations de la modernité s'admirent souvent à distance et ne supportent pas la proximité. Au pied de la pile d'un pont routier, il n'y a rien à voir. Le voisinage d'une tour de refroidissement est sinistre. A côté d'une éolienne, on a la même impression d'accablement. Ces réalisations ne sont pas à la taille de l'homme. Elles sont le produit de la démesure de notre société industrielle et technologique. La cathédrale de Chartres est belle de près comme de loin; et Gösigen n'aura jamais son Charles Péguy.

Dans les pays aux vastes espaces horizontaux venteux disponibles, les éoliennes peuvent animer un paysage mort. Chez nous, où toutes les beautés naturelles sont concentrées, où l'espace vital est mesuré, leur présence est insensée. A cette pollution visuelle s'ajoute la pollution sonore. Le bruit du vent dans les feuillages ou dans les ruines d'un château, c'est de la musique. Dans les pales d'une éolienne, c'est un grondement infernal.

J'imagine le pire: le lobby pro-éoliennes l'a emporté et ces maudits

moulins occupent le Jura de la Vallée de Joux jusqu'au Creux du Van et au-delà. Heureusement, les citoyens se sont réveillés et ont exigé la création d'un Tribunal spécial pour juger les criminels destructeurs de nos plus beaux paysages.

Le président:

– Accusé, levez-vous. Vous reconnaissez être le principal promoteur du parc éolien qui étale ses ravages de la Dôle à Soleure.

– Oui, Monsieur le président.

– Vous avez manipulé les intérêts contradictoires d'associations verdâtres, de politiciens crédules ou peu scrupuleux, et d'industriels margouillins, pour votre profit personnel.

– Je...

– Silence! Vous avez ruiné le tourisme jurassien. Le tintamarre de vos odieuses machines a fait fuir les troupeaux qui refusent de paître en altitude. Même les loups et les lynx se réfugient désormais en plaine, menaçant les enfants des écoles jusque dans les préaux. L'industrie fromagèreériclité. Vous êtes responsable de la dépression nerveuse de plusieurs exploitants d'alpages. La plupart des chalets ont dû être abandonnés. Vous le reconnaissez?

– Nous n'avons jamais voulu cela.

– C'est un peu tard pour vous en rendre compte. Vous êtes responsable de la disparition des faucons, des milans, des buses, des grands corbeaux, des chauves-souris, découpés en rondelles par vos funestes couteaux. Vous êtes responsable du suicide du dernier tenancier de l'hôtel du Chasseron.

– Comme je regrette ce gâchis.

– Il fallait y penser avant. Mais compte tenu de votre repentir qui semble sincère, vous êtes assigné à résidence pendant une année à l'hôtel du Chasseron, désormais désaffecté.

– Pitié, Monsieur le président, plutôt le Bois Mermet ou Bochuz!

– Soyez reconnaissant que la clémence du Tribunal vous ait épargné le supplice de la pale.

– Le pal? Quelle horreur!

– La pale, ignorant. Nous ne sommes pas des barbares. Il s'agit d'une version adaptée de l'antique supplice de la roue. Le condamné est attaché à l'extrémité d'une pale. S'il survit après 24 heures de rotation, il est libre. Gardes, emmenez l'accusé.

Jean-Blaise Rochat

¹ Romain Gary, *Les cerfs-volants*, Folio 1467, p. 235-236.

Le coût écologique des technologies «vertes»

Aujourd'hui l'écologie a le vent en poupe, car, dit-on, la Terre va mal. Les océans se remplissent de plastique. La pêche excessive menace de vider les mers de ses habitants d'ici quelques dizaines d'années. L'augmentation du CO₂ dans l'atmosphère menace de transformer notre planète en véritable fournaise. Les glaces éternelles des pôles fondent. De nombreuses espèces animales sont en voie d'extinction. Et aussi, des centaines de centrales nucléaires menacent le monde de catastrophes. Le ton est peut-être ici désinvolte, mais reconnaissons que nous faisons face à des problématiques environnementales qui méritent l'attention. En 2011, l'accident de Fukushima a provoqué de graves dommages au Japon.

Chez nous, les politiciens nous disent qu'ils pensent à l'avenir. Ils promeuvent l'écologie et les énergies vertes. Doris Leuthard s'est fait une gloire en poussant la «stratégie énergétique 2050» qui promet une Suisse sans exploitation de l'atome sur son sol d'ici la fin de la durée de vie des centrales actuelles, et fer de lance dans le domaine des *green tech*. L'enjeu est aussi de faire baisser drastiquement la consommation électrique des Suisses grâce aux nouvelles technologies plus économes. Le peuple semble majoritairement acquis à la cause, preuve en est l'acceptation par 58% des voix de la nouvelle loi sur l'énergie (LEne) en mai 2017. Comment peut-on être raisonnablement opposé au bien de notre planète? On ne le peut pas. Mais voyons maintenant quels sont les moyens mis en œuvre dans notre pays afin d'apporter notre part à l'enrayement mondial du réchauffement climatique.

Premièrement, les personnes conscientes du problème ont peut-être déjà choisi de s'équiper d'une voiture hybride, dont le moteur électrique limite l'émission de gaz à effet de serre. Peut-être même ont-elles abandonné leur véhicule privé au profit des transports publics. Les plus aisées ont acheté une Tesla, entièrement propulsée par le flux des électrons. En outre, elles ont remplacé leur chauffage central au mazout par une pompe à chaleur et couvert le toit de leur villa de panneaux solaires.

Au niveau politique, tout a été mis en œuvre pour forcer l'utilisation d'ampoules électriques à basse consommation, les fameuses LED. On veut revoir à la hausse les taxes sur l'essence. Des subventions sont proposées pour l'énergie solaire. En outre, de très fortes pressions sont exercées par des lobbys afin d'installer des éoliennes partout où le vent souffle suffisamment, quitte à endommager les paysages.

Or, si l'on s'intéresse de plus près à ces quelques exemples, on se rend compte que ces technologies dites vertes ont un coût écologique probablement bien plus important que celui imaginé jusqu'alors. Dans le cas des voitures électriques, elles nécessitent de grosses batteries pour avoir suffisamment d'autonomie. Ces dernières contiennent notamment du lithium, une matière première dont la demande est conséquemment en forte augmentation. Il s'avère que l'extraction du lithium est très demandeuse en eau et provoque la destruction d'importantes surfaces de terres. Par ailleurs, des pollutions chimiques dues à l'activité minière sont à déplorer.

Par rapport aux éoliennes, il en faut une très grande quantité pour produire suffisamment d'électricité. Pour citer quelques chiffres, la centrale nucléaire de Leibstadt, la plus puissante du pays, délivre plus de 1200 mégawatts. Toujours en Suisse, la quarantaine d'éoliennes actuellement installées produisent en moyenne un peu plus de 2 mégawatts par unité. Pour remplacer une centrale nucléaire, il en faudrait environ 600. Ce chiffre donne le vertige, quand on sait que d'en installer quelques dizaines constitue déjà un problème. Quant aux panneaux à cellules photovoltaïques, ils sont eux aussi principalement composés de lithium. En outre, on considère qu'avec des conditions idéales d'ensoleillement, il en faut 8m² pour produire 1 kilowatt d'électricité, donc 960 km² pour égaler la puissance d'une centrale nucléaire. Cela représente tout de même environ le tiers de la superficie du canton de Vaud.

Ces estimations sont rapides et ne prennent pas en compte de nombreux facteurs, à commencer par le soleil pas toujours à son zénith et le vent, parfois absent, d'autres fois trop fort. Mais ces chiffres montrent que, dans tous les cas, il faudrait beaucoup de panneaux solaires et d'éoliennes pour subvenir à nos besoins en électricité, qui risquent d'aller croissant, vu entre autre, l'engouement pour les voitures électriques.

Enfin les LED, qui remplacent les ampoules à incandescence, sont bel et bien plus efficaces que ces dernières. Toutefois, ces composants électroniques sont eux aussi fabriqués à partir de matériaux dont l'extraction est problématique. Il s'agit des terres rares. Dans la nature, elles se trouvent

en densité très faible. Pour les extraire, il est d'abord nécessaire de prélever de gigantesques quantités de terrain. Ensuite, des procédés chimiques très polluants permettent d'isoler les matériaux recherchés. A l'heure actuelle, la Chine est presque l'unique productrice de ces terres rares, qui sont indispensables à la plupart des technologies, y compris les éoliennes et les cellules photovoltaïques.

En résumé, si chez nous nous réduisons les émissions de gaz à effet de serre et remplaçons l'énergie nucléaire grâce à des technologies sensément écologiques, il ne faudrait pas occulter la problématique des matières premières dont l'exploitation minière est très polluante. A cela s'ajoute le problème du recyclage. Qu'allons-nous faire des batteries usagées? Qu'allons-nous faire des centaines de mètres carrés de panneaux solaires et des centaines d'éoliennes arrivées en fin de vie? Quant aux ampoules LED, bourrées d'électronique, une fois usagées, elles polluent manifestement plus qu'un filament tendu dans une ampoule en verre sous vide.

Jean-François Pasche

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4
ICM Imprimerie Carrara Morges

Peut-on comprendre le nazisme ?

Johann Chapoutot est avec Christian Ingrao l'un des meilleurs spécialistes français de l'histoire du nazisme.

A la fin d'une conférence visible sur Youtube, un auditeur reproche à Chapoutot d'avoir un parti pris... contre les nazis. L'historien se dit rassuré: d'habitude on lui adresse l'accusation inverse, celle d'avoir trop d'empathie pour son sujet au point de paraître excuser le nazisme. Naguère, nous avons fait le même constat à propos du livre de Yuri Slezkine, *Le Siècle juif*, l'auteur étant qualifié tantôt d'antisémite tantôt de philosémite invétéré.

Nous croyons que ces reproches contradictoires augurent chez l'historien d'une certaine objectivité et d'une conception juste de son métier d'enquêteur.

Le titre de la conférence de Chapoutot est «Peut-on faire l'histoire du nazisme?». La réponse est évidemment «oui»: la production historiographique sur ce thème compte 40'000 ouvrages.

Pour préciser le sens de la question, Chapoutot explique que l'histoire est analogue à une enquête menée par un juge d'instruction. Il s'agit d'abord d'établir les faits. Dans le cas du nazisme, vu l'abondance des archives et la facilité d'y accéder, les historiens ont réalisé correctement ce travail, mais leur tâche ne s'arrête pas là. Il faut encore essayer de comprendre l'enchaînement des faits et leurs causes. L'affaire se complique. Que veut dire «comprendre»? Le mot est ambigu. Il signifie à la fois «prendre avec», «embrasser» un problème sous tous ses aspects, et «excuser»; quand nous disons à une personne fautive «je te comprends», nous lui accordons implicitement notre pardon. Or on nous répète avec raison qu'«expliquer» et «comprendre» ne sont pas «excuser», ni pour un enquêteur ni pour un journaliste. Chapoutot démonte les ressorts du nazisme sans juger celui-ci d'un point de vue moral, ce n'est pas son rôle. Seulement, la compréhension fine qu'il témoigne pour le thème de son étude – un historien doit aimer son sujet selon le célèbre spécialiste de l'Antiquité Henri-Irénée Marrou – laisse penser qu'il approuve les nazis. Même le jury d'habilitation de Chapoutot disait *ne plus savoir très bien où se situait le candidat...*

Selon Chapoutot, l'historien doit «contextualiser» les événements, les replacer dans le cadre de la période qu'il

étudie, les saisir avec les catégories mentales de l'époque envisagée, autrement dit ne pas commettre d'anachronisme. Si l'historien essaie de comprendre les actes de Caligula ou de Néron, les rois thaumaturges, les procès d'animaux ou l'excommunication des sauterelles, il adoptera les perspectives religieuses, intellectuelles ou affectives des époques concernées. Il évitera de plaquer sur les faits un rationalisme humanitaire postérieur aux événements, et de qualifier les personnes impliquées de «folles», «monstrueuses» ou «stupides».

Chapoutot s'efforce d'étudier le nazisme selon ces règles-là. Cela ne va pas de soi. Les historiens ont souvent pensé le nazisme comme «l'exception qui confirme la règle». La règle est que l'Europe est entrée depuis les Lumières dans un processus de civilisation, qu'elle avance vers «toujours plus» d'émancipation, d'égalité, d'universalité et de maîtrise. Le nazisme ne serait qu'un retour épisodique à la barbarie des temps anciens, une anomalie archaïque, à peine digne d'être mentionnée si elle n'avait fait tant de victimes. Chapoutot remarque que le sociologue allemand Norbert Elias, dans son étude intitulée *La Civilisation des mœurs*, ne parle ni de la Grande Guerre, qu'il a faite, ni du nazisme qu'il a subi en tant que Juif. Le grand récit des Lumières doit se poursuivre malgré quelques anicroches «négligeables».

Pour Chapoutot au contraire, toute la civilisation européenne est solidaire du nazisme. Celui-ci s'est développé dans un pays parmi les mieux éduqués. Il offre une série de réponses aux crises de la modernité, économique, sociale, et démographique, particulièrement insupportables aux Allemands. Entre 1870 et 1920, l'Allemagne a subi une mutation cataclysmique, voyant sa population augmenter de 67%. Aucun des traits du nazisme n'est cependant spécifiquement germanique: ni le nationalisme, ni le racisme, ni l'antisémitisme, ni le colonialisme, ni le militarisme ou le darwinisme social. Faire l'histoire du nazisme, c'est faire celle de l'Europe. Il ne s'est pas imposé seulement par la matraque et la propagande, il a trouvé un terreau fertile en Allemagne et presque dans tous les pays d'Europe, qui ont fourni abondance de collaborateurs. Le nazisme séduit les Allemands jusqu'en 1945, y compris des gens éclairés. Le discours nazi donne un sens aux souffrances du peuple allemand à l'issue de la Grande Guerre, lui permettant de faire le deuil de 2'500'000 personnes

(1'800'000 combattants et 700'000 civils morts de privations).

Chapoutot insiste sur le fait qu'on ne comprend rien à la faveur dont a joui le nazisme si on l'envisage à partir de l'horreur que les camps nazis nous inspirent. La Shoah ne résulte pas d'une volonté d'extermination déjà contenue dans les premières esquisses de l'idéologie nazie. Cette idéologie a évolué. Faire l'histoire consiste aussi à saisir les faits dans une chronologie. Même sur une période brève (1919-1945), on constate des changements. Etre nazi n'est pas la même chose en 1923, 1933, 1938, 1941 ou 1945. De même, l'antisémite de 1930 n'est pas comparable à celui de 2018, informé par l'histoire, la Shoah ayant eu lieu.

L'idéologie nazie se constitue après la Grande Guerre qui se termine pour les Allemands par l'écroulement de toutes les causes pour lesquelles ils se sont battus: *Kaiser, Gott, Vaterland*. L'empereur Guillaume a fui en Hollande; le pays subit à son tour une déchristianisation profonde; la patrie menace de disparaître, occupée à l'Ouest par les alliés, ravagée par les prodromes de la guerre civile, en proie à la famine et humiliée

M. MONDAME



La série de livres pour enfants *Monsieur Madame* a vu le jour au siècle passé en Grande-Bretagne, sous le titre *Mr Men*, ou *Monsieur Bonhomme* en français. C'est seulement par la suite que la collection a changé de nom, en intégrant des personnages féminins.

LE COIN DU RONCHON

Cet effort de féminisation – comme beaucoup d'autres – n'aura pas été suffisant. Selon une étude menée par des chercheurs de l'université britannique de Lincoln et présentée très sérieusement à la conférence annuelle de la British Psychological Society, ces livres ont «une fâcheuse tendance à être sexiste». Les personnages féminins ont trop souvent «besoin d'être secourus» et ont «moins le droit à la parole» que leurs homologues masculins – ces derniers prononçant «en moyenne douze mots de plus qu'elles», selon les chercheurs.

C'est ainsi, *Madame Géniale* (paru en 1992) ne réussira jamais à excuser les clichés de *Madame Chipie* (1981) et de *Madame Casse-Pied* (1990), et les hyper-caricatureaux *Monsieur Glouton*, *Monsieur Nigaud*, *Monsieur Etourdi*, *Monsieur Maladroit*, *Monsieur Bagarreux* et *Monsieur Mal Elevé* (n'en jetez plus!) ne réussiront pas à redresser les résultats de cette étude rigoureusement scientifique. Pour notre part, nous éprouvons quelque sympathie pour *Monsieur Grognon* et surtout

par le traité de Versailles (Chapoutot est aussi sévère que Bainville à l'égard de ce traité néfaste...). A l'Ouest, l'armée allemande s'est retirée avec le sentiment de ne pas avoir été véritablement battue; à l'Est, elle a vaincu et le traité de Brest-Litovsk lui a profité. Versailles va la priver de cette victoire-ci. Le Reich perd toutes ses colonies et 15% de son territoire, les voies navigables et les brevets sont internationalisés, des milliards de marks-or sont à verser jusqu'en 1988, des soviets risquent de prendre le pouvoir dans certains Länder, des révoltes frumentaires éclatent – Hitler fera le serment de nourrir les Allemands en toutes circonstances et tiendra sa promesse jusqu'en 1945. L'idéologie s'offre comme contrepoids à cet effondrement. L'épithète des SA et des SS morts dans les combats de rue dit en une langue à consonance archaïque: *Er starb, auf daß Deutschland lebe*. L'homme se bat (et la femme accouche) pour que l'Allemagne vive.

Oui, il est possible de comprendre le nazisme, mais cela comporte un coût psychique pour un historien tel Chapoutot, proclamant l'universalité du genre humain, l'égalité des hommes et de leurs droits. Il doit s'arracher à ses principes et à sa sensibilité. Ce déchirement intime conduit à des réflexions sur l'objectivité en histoire. C'est un autre sujet.

Jacques Perrin

Chercheurs en tout genre

Monsieur Non, mais cela ne changera rien aux conclusions des chercheurs: ces ouvrages véhiculent des stéréotypes sexistes, un point c'est tout.

Nous entendons déjà nombre de nos amis pouffer de rire, se lamenter ou s'indigner face à ce genre de recherches ridicules, face à ces accusations loufoques, dignes des plus grandes heures du communisme soviétique – lorsque n'importe quel citoyen *au-dessus de tout soupçon* pouvait dénoncer son voisin pour *déviatinnisme*. Il est vrai que, de nos jours, n'importe quelle icône du politiquement correct peut être déboulonnée séance tenante si l'on parvient à lui imputer un comportement *sexiste*.

En même temps, il n'y a rien là de très nouveau. Cela fait déjà dix ou vingt ans que notre société tente de lutter contre les ouvrages qui corrompent la jeunesse en donnant aux petites filles l'envie d'être des petites filles et aux petits garçons l'envie d'être des petits garçons...

Pour notre part, ces révélations de sexisme concernant la collection *Monsieur Madame* (comment pourrait-il en être autrement, avec un titre pareil?) nous plongent plutôt dans un mélange d'admiration et d'envie. Une recherche superficielle sur le site de l'University of Lincoln ne nous a certes pas permis de déterminer quel pouvait être le salaire des chercheurs qui ont conduit cette étude. Mais tout de même, nous aimerions nous aussi pouvoir mener une carrière professionnelle rien qu'en lisant des bandes dessinées!

Registre du commerce fantôme ?

Nous avons lu une curieuse annonce dans la *Feuille des avis officiels* du Canton de Vaud du 4 mai dernier:

A vous REGISTRE DU COMMERCE DU CANTON DE VAUD, précédemment domiciliée (sic) à Moudon, rue Grenade 38, case postale 198, actuellement sans domicile connu.

Vous êtes avisée (re-sic) que le Président du Tribunal a rendu, sous forme de dispositif, le 26 avril 2018, un jugement vous concernant.

Le dispositif de cet acte demeure au greffe, à votre disposition. Veuillez me donner votre adresse, afin que je puisse vous le transmettre.

Vous pouvez requérir la motivation de la décision dans un délai de 10 jours dès la présente publication, à défaut de quoi la décision deviendra définitive.

(La greffière du Tribunal d'arrondissement de Lausanne).

Qui faut-il incriminer dans cette affaire? Une défaillance de la Poste? Une incommunicabilité entre le pouvoir judiciaire et l'administration cantonale? Une méconnaissance de la géographie ou des institutions? Moudon, ancienne capitale du Pays de Vaud savoyard, est décidément loin de Lausanne...

AR